

**Mots-clés** habitat collectif, modernisme, matérialité, maintenance, réparation

**Résumé** À travers une enquête ethnographique de deux ans dans un immeuble moderniste vieillissant, la Résidence Lemonnier, cet article propose une version fragile du concept de la « machine à habiter ». Un équipement de l'immeuble, sa façade, sera suivi au fil de différentes phases de sa vie, tant dans des moments spectaculaires de rupture et de réparation que dans sa maintenance ordinaire. Par ce processus, notre étude vise à mettre en évidence les formes de soin et d'engagement, mais aussi de négligence, qui s'articulent autour de l'environnement matériel du collectif résidentiel. Cette analyse sensible à l'évolution sociomatérielle de l'immeuble révèle ainsi, plus largement, les dimensions affectives et politiques d'une infrastructure domestique en déclin.

**Abstract** Through a two-year-long ethnographic study conducted within an ageing modernist building, the Résidence Lemonnier, this article provides a fresh perspective on the “machine for living” concept, by focusing on its fragility. The article follows the evolution of the building's facade through its various stages of existence, both in its remarkable moments of disruption and repair, and in the everyday practices of care and maintenance. Through this approach, this study aims to highlight the relationships of care, engagement and neglect that arise around the material environment of the residence. This analysis, attuned to the sociomaterial evolution of the building, reveals, on a broader scale, the emotional and political dimensions of declining domestic infrastructure.

# Une « machine à habiter » fragile : la Résidence Lemonnier

## Introduction

Dans *Vers une architecture*, Le Corbusier défend l'idée d'une « maison-outil », qui, « pratique comme la machine à écrire » (Le Corbusier, 1923 : 200–201), devrait simplifier la vie de ses usager-es. Cette analogie mécanique soulignant l'efficacité matérielle de l'architecture vis-à-vis de ses utilisateur-ices n'est pas neuve (Gleich, 2022). Le Corbusier en fera toutefois une formule célèbre au début du xx<sup>e</sup> siècle avec le concept de la « machine à habiter » (Le Corbusier, 1923). Principe fondamental de l'architecture moderniste, cette approche techniciste repose sur la conception de l'habitat comme un ensemble fonctionnel répondant de manière pratique et efficace aux besoins de ses occupant-es. Le logement est pensé dans sa totalité et de nouveaux matériaux et technologies y sont associés, supposés apporter pureté, transparence, lumière, hygiène, solidité et confort aux habitant-es.

L'analogie entre bâtiments et machines persistera dans le discours architectural jusqu'à nos jours, avec ses multiples variations (Gleich, 2022). Ainsi, dans le texte « Living in a House » d'Álvaro Siza, l'architecte maintient cette analogie, mais donne un tout autre sens à l'idée de machine : « *The idea I have of a house is the idea of a complicated machine, in which every day something breaks down* » (Siza, 2000 [1994] : 252). Dès lors, si cette idée de « machine à habiter »

peut renvoyer à la « théorie de l'efficacité » (Latour, 2010 : 22) des technologies modernes, elle peut également être prise, comme tout autre mécanisme, sous l'angle de sa panne et de son entretien.

Jérôme Denis et David Pontille notent que, dans l'architecture, et plus particulièrement le modernisme, les artefacts ont souvent été conçus de façon à produire des formes épurées qui « nient l'idée même d'usure » (Denis et Pontille, 2022 : 88). Ces constructions apparaîtraient comme stables, solides, immobiles (Jenkins, 2002 ; Yaneva, 2008 ; Sample, 2016 ; Denis et Pontille, 2022). Selon ces mêmes auteurs, dans les sciences sociales également, les artefacts ont longtemps été appréhendés pour leur dimension robuste et pérenne et non en considérant leur fragilité. Or, comme l'illustre la citation d'Álvaro Siza ci-dessus, les 'choses' de l'habitat ont une vie. Cages d'escalier, boîtes aux lettres, châssis, canalisations... Ces équipements et les matériaux qui les composent sont soumis quotidiennement aux aléas de l'environnement, à des usages collectifs, à des transformations. Ils sont fluctuants et s'altèrent au fil des années.

En considérant les choses de l'habitat sous cet angle, que se passe-t-il lorsqu'une 'machine à habiter' s'use, voire cesse de fonctionner ? Lorsque l'un de ses éléments défaille ? Qui y prête une attention quotidienne, l'entretient et la répare ? Cet article

propose de se pencher sur une version fragile de la machine à habiter à travers l'expérience située d'un immeuble d'habitation moderniste vieillissant : la Résidence Lemonnier (Fig. 1a-b). Comment, depuis la construction initiale de ce projet au début des années 1960, les acteur·ices de l'immeuble font-ils face quotidiennement à sa dégradation progressive ? Par une approche centrée sur l'usure, les dysfonctionnements et les ruptures des choses de l'habitat au fil du temps, cet article s'intéressera plus spécifiquement aux relations de soin et d'engagement qui émergent autour du maintien du cadre de vie collectif des habitant·es de l'immeuble.

Ce travail s'inscrit dans le cadre d'un intérêt académique croissant pour les dynamiques sociomatérielles de la réparation et de la maintenance (*Maintenance and Repair Studies*). Cette tendance prend ses racines dans le domaine des *Science and Technology Studies* (STS) ainsi que dans les *Infrastructure Studies*. Un courant dédié au *care* s'est affirmé dans ces domaines ces dix dernières années. Celui-ci aborde ces assemblages sociotechniques sous l'angle spécifique de la préoccupation et du soin (Lindén et Lydahl, 2021). Cette approche permet d'explorer la vulnérabilité des agencements sociomatériels et le travail ordinaire, souvent invisibilisé, de leur réparation et de leur maintenance.

Parmi ces travaux, si certains s'intéressent à des infrastructures spectaculaires de grande envergure (Henke and Sims, 2020), d'autres soulignent l'importance de s'intéresser aux infrastructures les plus banales. Dans cette perspective, des chercheur·ses se sont notamment penché·es sur les « *home infrastructures* » (Şalaru, 2018:38) en étudiant des immeubles résidentiels comme des assemblages sociotechniques fragiles, objets de soin. Cet article s'inspire de leurs travaux dans les domaines variés de la géographie, de l'anthropologie, de la sociologie et de l'architecture (Jacobs *et al.*, 2007; Strebel, 2011; Laszczkowski, 2015; Schwenkel, 2015; Salaru, 2018; Power et Mee, 2019; Power et Gillon, 2021). Parmi ceux-ci, citons la contribution du géographe Ignaz Strebel qui met en évidence le passage

du temps dans un immeuble résidentiel et le travail de ses concierges pour « le maintenir en vie » (Strebel, 2011: 250). Il souligne ainsi l'intérêt de passer d'une étude des *lived buildings* à celle de *living building* (*ibid.*:248). La structure de cet article s'inspirera de cette distinction pour cheminer depuis l'idée de machine 'pour vivre' vers celle d'une 'machine qui vit'.

Comme l'évoquent la géographe Kavita Ramakrishnan et ses co-auteurs (2021), la prise en compte de la dimension temporelle des infrastructures permet de connecter leurs aspects sociaux, matériels et affectifs. Les infrastructures matérielles sont « constamment changeantes » (*ibid.*: 676) et sont à considérer dans leurs temporalités multiples (Anand *et al.*, 2018). Cette approche remet en question la linéarité temporelle de ces projets et l'idée selon laquelle leur intérêt s'arrêterait au moment où leur construction s'achève (Ramakrishnan *et al.*, 2021). Pour cela, partant de la construction de la Résidence Lemonnier, je m'arrêterai sur différentes phases de la vie de l'immeuble. Je me concentrerai sur trois phases spécifiques identifiées par ces autrices dans leur article sur la fragilité temporelle des infrastructures (*ibid.*), permettant chacune d'aborder des relations sociomatérielles spécifiques : leur rupture, leur réparation et leur maintenance. Pour cela, un élément particulièrement parlant de l'immeuble – sa façade – sera suivi tout au long de cet article. Enveloppe protectrice, mais vulnérable, elle sera examinée au fil de ces phases de vie pour appréhender ce que cela révèle de l'attachement et de l'engagement des habitant·es vis-à-vis de leur cadre matériel.

### Cas d'étude : la Résidence Lemonnier

Le terrain choisi pour cette enquête est la Résidence Lemonnier, un immeuble d'appartements conçu au début des années 1960 dans un style architectural moderniste. Le bâtiment est implanté dans le quartier populaire de la gare du Midi, au cœur de Bruxelles. Ce quartier, situé dans l'hypercentre, constitue un contexte urbain particulièrement sensible, accentué aujourd'hui par les grands chantiers de la nouvelle ligne de métro 3. La façade bleue de l'immeuble,

**Fig. 1a**

Vue sur la place de la Constitution vers le boulevard Maurice Lemonnier.  
© Honincks, Paul, 1982,  
CC BY 4.0 KIK-IRPA, Bruxelles,  
M169798.

**Fig. 1b**

Résidence Lemonnier. Photo :  
Charlotte Gyselynck, 2024.



1a



1b

perchée au-dessus de l'entrée de la station de préméto Lemonnier, est bien connue de nombreux-ses Bruxellois-es. Si certains-es brandissent aujourd'hui le bâtiment comme un exemple notable du patrimoine moderniste d'après-guerre, nombreux-ses sont ceux qui déplorent son manque d'esthétique et son aspect dégradé.

Parmi plusieurs exemples d'immeubles modernistes de la même époque subissant le même sort à Bruxelles (Van de Voorde *et al.*, 2016), notre choix s'est porté sur la Résidence Lemonnier en raison de son état de détérioration avancé, qui a plusieurs fois fait l'actualité des médias bruxellois depuis 2020. D'abord suite à la chute partielle d'un morceau de sa façade, puis suite à la demande de son classement au patrimoine. Cet édifice présente des signes importants de dégradation matérielle, lui conférant parfois la réputation d'immeuble abandonné. Or, il est habité et géré par 35 copropriétaires accompagnés d'un syndic. Certains-es de ces copropriétaires sont occupant-es, d'autres bailleur-esses. À cette gestion en copropriété s'imbrique dès lors tout un système de voisinage de locataires, de commerçant-es et de touristes de passage qui partagent cette vie d'immeuble. Comme nous le verrons, leurs usages et leurs affects façonnent et sont façonnés, à leur tour, par le cadre matériel fragile de la résidence.

### Méthodologie

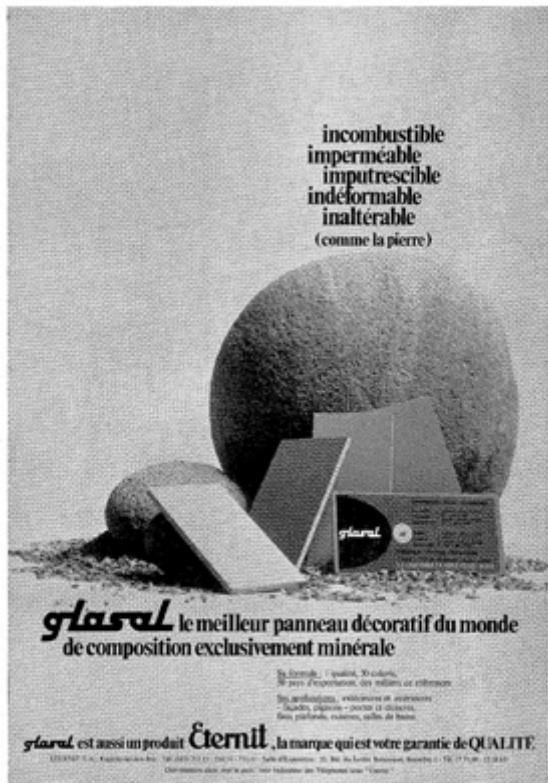
Pour saisir la façon dont ces différent-es acteur-ices composent au quotidien avec l'altération progressive de l'immeuble, cet article se base sur une enquête ethnographique sur le long cours. En effet, comme le souligne le collectif Rotor (Rotor, 2010 : 27), l'usure et la maintenance sont « une affaire de situations ». Saisir cette fragilité matérielle et y donner du sens nécessite d'être sur place, d'observer les pratiques qui s'y rapportent et les récits qui les accompagnent. Cette enquête a été menée au sein de la Résidence Lemonnier pendant deux ans, dans le cadre de ma recherche doctorale. En plus de mes visites régulières sur le terrain, j'ai séjourné dans deux appartements de l'immeuble à différentes périodes de l'année, sur une période d'environ un mois. Ces séjours

m'ont permis d'approcher au plus près la vie quotidienne de la résidence et de contourner certaines difficultés liées à l'enquête en terrain privé (Schwartz, 2012 ; Tillard et Robin, 2012). Cela m'a également permis d'assister à plusieurs moments clés survenus de façon soudaine dans le cours ordinaire de la vie dans l'immeuble.

Si la démarche ethnographique conduit « implicitement à observer ce que les individus font avec les objets et technologies » (Woodward, 2019 : 122), notre enquête vise à mettre en évidence cet enchevêtrement entre les habitant-es et leur cadre matériel quotidien. Cette recherche se base ainsi sur un assemblage de méthodes propres à l'ethnographie « matérielle » (*ibid.*). Cette approche entend, d'une part, documenter l'environnement matériel et son appropriation par les occupant-es de l'immeuble. Pour cela, appuyées par les outils visuels de la photographie et du croquis, mes observations ont été menées en portant une attention systématique à la question matérielle dans les parties communes et les abords de l'immeuble, dans les appartements des enquêté-es et lors des assemblées générales de copropriété. D'autre part, cette approche matérielle a pour objectif de soutenir et de favoriser les discussions autour des « choses » (Woodward, 2019) de l'immeuble avec les acteur-ices impliqué-es. Des conversations informelles et des entretiens approfondis ont dès lors été alimentés par le matériel graphique collecté lors de mes observations (Fig.2), de même que par des visites commentées de la résidence. Ces échanges ont été menés avec divers protagonistes de l'immeuble (locataires, propriétaires, ancien-nes habitant-es, syndic, technicien-nes, entrepreneurs et architectes chargé-es de sa rénovation) entre octobre 2021 et novembre 2023.

Ces outils ne suffisent toutefois pas à appréhender la dimension temporelle propre à notre étude du bâtiment à travers ses phases de vie. Nous soutenons l'idée que, pour saisir au mieux les dynamiques socio-matérielles qui s'y développent aujourd'hui, il est essentiel d'approcher tant les transformations successives des équipements de l'immeuble que l'évolution de sa population





3

**Fig. 3**  
Eternit, Glasal. Source:  
*La Maison*, 25 (12), 1969.

**Fig. 4**  
Dégâts causés par la  
tempête Ciara à la Résidence  
Lemonnier, Bruxelles. Photo:  
Tim Dirven, 2020.



4

et de sa gestion au fil du temps. D'un point de vue méthodologique, cela implique un travail d'archives pour retracer la biographie tant sociale que matérielle de la résidence.

### **Une machine pour vivre**

#### ***La construction de la Résidence Lemonnier***

La Résidence Lemonnier est un projet de l'architecte Ernest Vanderbeken, bâti en 1962 pour le compte de la société immobilière Cotrai. À l'époque de sa construction, l'immeuble est présenté comme « ultra-moderne » (Bureau de vente Servac, 1963 : 1) au regard tant de son implantation dans le contexte urbain que de la mixité de ses fonctions et de l'emploi de techniques et de matériaux dernier cri.

#### ***Un contexte urbain hypercentral***

Implanté en bordure des boulevards bruxellois formant la Petite Ceinture, l'édifice en forme de « boomerang » (Urban Brussels, s.d. : 2) s'ouvre sur le quartier animé de la gare du Midi. Ce site, radicalement transformé par la jonction ferroviaire Nord-Midi achevée une décennie plus tôt, est tourné vers une mobilité moderne et rapide. Dans le dossier de vente, ses annonceurs présentent l'immeuble comme « au carrefour des voies d'accès vers toutes régions », « en plein centre commercial, avec tout ce que cela comporte : à proximité immédiate des théâtres et cinémas : dans le voisinage même de la vie culturelle, sociale et économique » (Bureau de Vente Servac, 1963 : 4).

#### ***Une mixité des fonctions***

Le premier projet envisagé est un gratte-ciel d'une quinzaine d'étages avec logements, commerces, parkings et bureaux. Après un refus de permis de la Ville de Bruxelles, le projet est repensé dans un format réduit, sur dix niveaux. Il comprend alors un rez-de-chaussée commercial, un étage de bureaux et sept étages de logements comportant une quarantaine d'appartements. Ceux-ci se déclinent majoritairement en petits « flats », d'environ 40 m<sup>2</sup> avec de grandes baies vitrées qui s'ouvrent sur l'environnement urbain. Les duplex, plus spacieux et perchés aux derniers étages, offrent une vue panoramique sur Bruxelles. À l'origine, compte

tenu de la typologie des appartements, l'immeuble n'est pas destiné à accueillir des familles. Selon certains copropriétaires, il aurait été conçu « pour des célibataires » (A., habitant en viager, ouvrier retraité, 83 ans, entretien du 28/02/2022), « à l'image du mode de vie de l'homme cosmopolitain moderne » (Carabillo et Uyttersprot, 2021 : 36).

#### ***Matériaux de construction***

L'immeuble est présenté comme un complexe à la pointe des techniques en matière de construction. Les appartements sont décrits comme « confortables », « de structure ultra-moderne, d'une isolation parfaite, et dotés des tout derniers perfectionnements en art de bâtir » (Bureau de vente Servac, 1963 : 1) : ossature en béton armé, cloisons non portantes, panneaux d'isolation thermique et acoustique en laine de roche entre les parties privatives... Ces matériaux sont caractéristiques de la construction d'après-guerre en Belgique. C'est toutefois principalement au travers de sa façade que l'immeuble affirme sa modernité.

L'expression de la façade résulte d'une contrainte inscrite dans les servitudes de la résidence : son revêtement doit être similaire à celui de l'immeuble voisin (Van Beneden, 1962), autrefois propriété de l'État belge. Ce dernier, construit en 1957 dans le cadre des aménagements pour l'Expo 58 (STIB, 2021), accueille l'entrée de la station de métro souterraine Lemonnier.

L'ensemble formé par ces deux immeubles se caractérise par sa composition claire, distinguant les fonctions résidentielles et commerciales, par ses grandes ouvertures et sa couleur vive. La façade est rythmée par l'alternance de bandeaux de baies vitrées et de panneaux Glasal bleus fixés sur les allèges en blocs de béton isolant. Ces panneaux amiantés, développés en 1957 par la firme belge Eternit, sont vantés pour leur résistance sur la durée. Décrits comme « imperméables, inaltérables, indéformables » (Fig. 3) et vendus dans une large gamme de coloris, ils sont très populaires dans la construction d'après-guerre à Bruxelles (Van de Voorde *et al.*, 2016).

Ils sont ici assemblés à des châssis en bois, peints en blanc, conçus avec des battées spéciales «antivent» en métal inoxydable. Ces assemblages s'insèrent dans des cadres en béton armé, visibles sur toute la hauteur du bâtiment et venant en souligner la structure. Le centre de la façade est marqué par une cheminée sculpturale en béton accueillant une gaine technique du bâtiment voisin (Van Beneden, 1962), soulignant une fois de plus le caractère fonctionnel de la construction.

### Une machine qui vit

Soixante ans après la conception de cet immeuble, ces idéaux modernistes ont toutefois été ternis par le temps. L'immeuble est aujourd'hui décrié pour l'aspect vétuste et dépareillé de sa façade. Son allure défraîchie témoigne d'une vie d'immeuble ayant vu défiler entre ses murs des centaines d'occupant-es propriétaires, locataires, touristes de passage... avec un roulement important<sup>1</sup>. La gestion de la copropriété est, quant à elle, passée entre de nombreuses mains. D'une gestion en interne, elle a été reprise par des sociétés de syndic externes, tandis que le service de conciergerie, jugé trop onéreux par les usager-es, a progressivement été interrompu. Cette complexité interne, couplée aux disparités économiques des propriétaires, n'a pas facilité l'accomplissement de travaux de rénovation d'envergure par la copropriété. Comme souligné par un habitant : «Ça fait dix ans qu'on n'a rien fait pour cette façade parce qu'à chaque réunion [d'assemblée générale de copropriété], on discute de si on repeint seulement ou si on change tout. L'accord des deux tiers [...] est nécessaire» (A., habitant en viager, 83 ans, ouvrier retraité, entretien du 28/02/2022).

En 2018, la copropriété avait pourtant établi une première stratégie pour la rénovation globale de la façade. Pour s'aligner avec la réalité économique de la copropriété, un phasage des travaux en huit travées avait été prévu pour ne pas contraindre les propriétaires à déboursier une somme

trop conséquente en une fois (Carabillo et Uyttersprot, 2021). Le PVC avait été choisi comme solution la plus économique et la trame des châssis avait été adaptée aux nouvelles normes de sécurité. Cependant, en juin 2019, seule une travée était finalisée, la suite des travaux étant suspendue dans l'attente des financements suffisants. Les autres parties de la façade ont donc poursuivi leur altération durant l'année suivante jusqu'à ce qu'un incident précipite l'urgence de la rénovation.

### La rupture

#### «La maison est tombée<sup>2</sup>»

Le 9 février 2020, un grand fracas retentit à la Résidence Lemonnier. Une vingtaine de mètres carrés de la façade sud-ouest de l'immeuble viennent d'être arrachés par les vents violents d'une tempête (Fig. 4). Les châssis en bois, le vitrage et les panneaux de Glasal sont répandus sur la chaussée tandis qu'une quarantaine de résident-es sont évacués du bâtiment. Une fois groupés en bas de l'immeuble, leurs langues se délient, iels se «parlent autrement dans l'urgence» (Carabillo dans Raymondo, 2021) et s'interrogent : «Qu'est-ce qu'on va faire ?» Si la fragilisation progressive de cette façade constituait jusque-là un élément du paysage ordinaire de la majorité des habitant-es, elle devient alors un enjeu crucial à résoudre.

#### L'événement comme révélateur

Dans la préface de l'ouvrage *Everyday Matters*, Beatriz Colomina et Mark Wigley (2022) affirment que le quotidien, du fait de sa surprésence dans la vie des usager-es, souffrirait d'une forte invisibilité. Denis et Pontille soulignent également «l'évidence transparente du fonctionnement ordinaire» des choses (Denis et Pontille, 2022 : 44). La technique, comme le souligne Bruno Latour, «aime à se faire oublier» (Latour, 2010 : 27) jusqu'à ce qu'elle défaille.

Selon Susan Leigh Star (1999), les infrastructures du quotidien ne seraient en effet visibles qu'à partir du moment où elles

1 La liste d'habitant-es enregistré-es à cette adresse depuis 1963 a été consultée aux registres de la population des Archives de la Ville de Bruxelles.

2 Extrait d'entretien avec I., en sous-location à Lemonnier, la vingtaine, travailleur social, entretien du 17/10/2022.



5



6

**Figs. 5-6**

Relevé photographique de l'état de la façade Lemonnier.  
Source : Altibat, Inspection des façades de l'ACP Lemonnier, 2020.

cessent de fonctionner. Pour les STS, les accidents et les pannes sont des moments de basculement dans le rapport des individus aux technologies (Latour, 2007; Denis et Pontille, 2022). La présence d'un équipement défaillant forme une rupture entre, d'une part, un dispositif matériel et, d'autre part, son usage (Akrich, 1987). Ces événements viennent perturber l'ordre sociomatériel des choses et mettent au premier plan des éléments autrement banals, pris pour acquis (Şalaru, 2018) par leurs usager-es.

À Lemonnier, l'usage, les intempéries et la pollution affectent l'immeuble dans l'arrière-plan du quotidien de nombre de ses habitant-es pendant près de soixante ans. Décollement des plaques de Glasal, détérioration des peintures menant à l'usure du bois des châssis, fissuration du béton due à la carbonatation des barres de fer, dégradation des joints d'étanchéité conduisant à des infiltrations d'eau dans la paroi (Figs. 5-6)... Cette usure progressive se retrouve finalement exposée aux yeux de tous-tes par la chute d'un morceau de façade. La fragilité de cette dernière devient dès lors une préoccupation urgente pour les acteur-ices de la résidence. Le privé s'étalant soudainement sur l'espace public, le danger que la façade constitue sur la voirie en fait également un problème pour les autorités de la Ville de Bruxelles.

Dans un premier temps, les pouvoirs publics sécurisent la façade en délimitant un périmètre de sécurité, bloquant temporairement l'accès au boulevard. Le service de la Ville en charge de l'analyse de la stabilité des bâtiments et le syndic de l'immeuble se rendent sur place afin d'évaluer la situation. Une partie des habitant-es se trouvent hébergé-es quatre nuits dans un hôtel à proximité, et d'autres chez des proches. Dans les jours qui suivent, autorités publiques, résident-es, copropriétaires, syndic, assurances, technicien-nes se réunissent pour examiner la situation, identifier l'origine du problème et déterminer les actions à entreprendre. Cet événement est ainsi révélateur du cadre matériel fragile de l'immeuble, mais aussi de toute une toile d'acteur-ices dont la façade constitue le liant.

### **La réparation**

À la suite de cet incident vient la question de sa réparation. La présence d'un équipement collectif défaillant devient gênante dans la vie quotidienne des utilisateur-ices qui doivent alors coopérer afin de trouver des stratégies pour maintenir leur cadre de vie (Şalaru, 2018). Une situation pouvant générer des formes de solidarité, mais aussi des tensions entre les divers acteur-ices de la résidence.

### **Des visions divergentes de la réparation**

Le projet de rénovation de la façade sera cette fois-ci abordé d'une manière radicalement différente de celle adoptée en 2018. Ce changement témoigne d'une évolution dans les pratiques de gestion de l'immeuble. Depuis un peu plus de cinq ans, deux nouveaux-elles propriétaires sont arrivé-es à la résidence, marquant un changement dans l'occupation des derniers étages de l'immeuble. Ces nouveaux-elles arrivant-es ont intégré le conseil de copropriété et sont particulièrement actif-ves et investi-es dans la gestion tant administrative que pratique de l'immeuble: vote d'un nouveau syndic, rafraîchissement des parties communes, remplacement des boîtes aux lettres, installation d'un nouveau système d'éclairage et de caméras de surveillance... Ces copropriétaires, l'un travaillant dans le droit et passionné d'architecture, l'autre active dans les milieux de l'art, montrent un attachement fort à l'immeuble et à son esthétique moderniste.

Suite à l'effondrement d'une section de la façade, ces deux habitant-es vont dès lors se mobiliser, autant pour préserver le cadre matériel d'une copropriété aux fonds limités que pour revaloriser l'image de l'immeuble. Iels s'engagent alors dans un processus laborieux de demande de classement de la façade dans l'objectif d'obtenir des subsides pour la rénover au plus près de son esthétique d'origine. Iels mettent à profit leurs réseaux et sollicitent l'expertise d'historien-nes, d'architectes, des politicien-nes, de chercheur-ses... afin d'enrichir leur dossier. En 2021, iels font réaliser une étude par des architectes afin d'évaluer les différentes options pour rénover le bâtiment en respectant au mieux son

aspect d'origine tout en se conformant aux normes de sécurité et énergétiques actuelles. Le projet sera toutefois source de tensions entre certain-es propriétaires, et ce, pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, une façade classée au patrimoine implique des contraintes importantes en termes de choix de matériaux pour rester au plus proche de l'original. Or, l'étude réalisée par les architectes montre que les matériaux les plus fidèles à l'esthétique d'origine sont nettement plus coûteux. Pour Y., propriétaire occupant n'ayant « pas du tout acheté dans l'immeuble pour son esthétique », cette démarche de classement « est risquée » (Y., propriétaire occupant à Lemonnier, la quarantaine, ingénieur, entretien du 18/10/2022). Rien ne lui garantit que le coût de ces matériaux onéreux, même après déduction des aides publiques, soit inférieur à celui de matériaux plus abordables, comme des châssis en PVC. En effet, si, dans le cadre d'une rénovation d'un bien classé, le coût des travaux peut être partiellement couvert par des subventions<sup>3</sup>, le montant de ces dernières n'est pas garanti. Comme le souligne l'administration de la Région, ce montant est effectivement accordé « dans les limites des crédits budgétaires disponibles » (CoBAT, 2004 : §4) alors que le prix des matériaux suit les fluctuations du marché.

Ensuite, un classement imposerait aux propriétaires de changer les transformations effectuées dont l'apparence présente un décalage avec le style initial. Ramakrishnan et ses collègues mettent en effet en lumière la façon dont les « utilisateur-ices ordinaires », dans des moments de plus grandes difficultés économiques, utilisent des matériaux de moindre qualité pour les transformations et additions matérielles effectuées. La rénovation de la section sud-est de la façade datant de 2019 mais aussi les transformations individuelles ont été réalisées avec des matériaux disparates : châssis en PVC ou en

aluminium, remplacement de panneaux de Glasal par du crépi peint en bleu... Si certain-es occupant-es ont relevé certaines mal-façons et fragilités dans ces transformations, d'autres estiment qu'elles ne présentent pas de risques immédiats en termes de sécurité ou de confort. Des copropriétaires plus ancien-nes qui ont déjà financé ces rénovations s'indignent dès lors de devoir payer une seconde fois des travaux pour des considérations esthétiques, qui, pour certain-es, n'ont que peu d'importance. Un propriétaire affirme ainsi que, s'il avait pu, il aurait « voté contre pour la [rénovation de la] façade. » Il dit : « Mes châssis à moi, ils sont neufs, ils ont été remplacés par le propriétaire d'avant » (L., propriétaire occupant à Lemonnier, la cinquantaine, emploi dans la logistique, entretien du 08/11/2023).

Enfin, des tensions se cristallisent autour des délais résultant de la demande de classement. L'avis de la Commission royale des monuments et des sites (CRMS) concernant la demande puis les discussions au Parlement bruxellois prennent plus de deux ans pour aboutir à une réponse négative, malgré le soutien de certain-es politicien-nes en faveur du classement. Les habitant-es mobilisé-es, déçu-es, ont le sentiment d'être de retour à la case départ. Iels ne bénéficieront pas de ces subventions et, pendant les deux années de procédure, le prix des matériaux a explosé, tandis que la dégradation de la façade a poursuivi sa course.

### *Faire entrer les choses en politique*

Comme le souligne ce récit, les incidents et leur réparation peuvent ainsi « faire entrer les choses en politique » (Denis et Pontille, 2022 : 42). Le processus de réparation place en effet les équipements défaillants au centre de débats. Elle induit une série de discussions, de négociations, de compromis et de prises de décision (DeSilvey, 2022 ; Denis et Pontille, 2022). Qu'est-ce qui doit être réparé exactement ? De quelle façon ? Avec quels matériaux ? Faut-il refaire la façade à l'identique ou la modifier ostensiblement ?

Le suivi de la rénovation de la façade de Lemonnier a permis de saisir la façon dont les acteur-ices de l'immeuble prenaient des décisions dans un contexte d'urgence et de

**3** Le site [patrimoine.brussels](https://patrimoine.brussels) indique que pour les bénéficiaires privés, le montant est de 40 % des dépenses admissibles. Disponible à l'adresse : <https://patrimoine.brussels/agir/aide-financiere/subventions-pour-travaux-de-conservation-a-un-bien-classe> [consulté le 13 janvier 2024].

ressources économiques restreintes (Şalaru, 2018) ainsi que les différentes manières d’appréhender un héritage moderniste en déclin. Le récit de sa rénovation témoigne de la dimension politique inhérente à l’affrontement de plusieurs approches de la réparation. D’un côté, de nouveaux-elles copropriétaires, attaché-es à une esthétique moderniste, cherchent à obtenir des aides publiques afin de rénover la façade au plus proche de son cachet d’origine. De l’autre, des propriétaires plus éloigné-es des considérations esthétiques tentent de composer au jour le jour avec des matériaux économiques, parfois de moindre qualité. Ces décisions mènent en fin de compte à définir, parmi les caractéristiques de l’immeuble, les « choses qui comptent » et qui méritent d’être prolongées pour ces différent-es acteur-ices (Denis et Pontille, 2022 : 183).

Du fait du mode de gestion en copropriété, des individus aux trajectoires de vie, aux attentes et aux moyens différents sont soumis à une « solidarité forcée » (Leone, 2023 : 43) dans l’entretien de la Résidence Lemonnier. Livrés à eux-mêmes, ils sont tenus de déterminer ce qui doit être réparé et entretenu dans les parties communes de l’immeuble, de quelle manière et selon quelles priorités. Ces décisions sont parfois entravées par les difficultés administratives et l’incertitude d’avoir accès aux aides publiques à la rénovation. Les locataires de l’immeuble sont, pour leur part, souvent peu informé-es des procédures de travaux en cours. Soumis-es à l’attente de réparations, certain-es improvisent alors comme iels le peuvent pour « faire avec » les contraintes quotidiennes de l’usure de la façade. À Lemonnier, il n’est dès lors pas rare d’observer des matelas disposés de manière à obstruer des courants d’air, des couches de scotch appliquées pour étanchéifier les châssis ou encore des serviettes calées sous les fenêtres pour empêcher les infiltrations d’eau dans les appartements.

### **Maintenance et négligence**

Si nous soulignons plus tôt dans cet article la relative invisibilité des technologies pour ses utilisateur-ices tant que celles-ci fonctionnent, à la Résidence Lemonnier,

certain-es habitant-es montrent également une sensibilité à leur environnement matériel hors des moments de rupture. Comme le soulignent Denis et Pontille, s’arrêter uniquement à l’étude de la panne et de la réparation mènerait à une conception dichotomique des « choses », appréhendées par la perturbation d’un ordre initial et sa remise en état (Denis et Pontille, 2022 : 29). Cette approche occulterait tous les actes ordinaires de soin qui se déroulent, au quotidien, dans les plis des moments de crise.

### ***Se rendre attentif***

Remettre un rapide coup de peinture, colmater une fissure, avertir d’anomalies... Dans son travail sur l’écologie de l’attention, Yves Citton (2014 : 163), parle de la maintenance dite « préventive » comme relevant d’un autre type d’attention que celle liée à l’urgence d’un danger immédiat. Selon lui, il s’agirait d’une attention ordinaire et continue portée au cadre de vie collectif permettant à ses usager-es d’assurer le maintien de leurs conditions de vie. Ce concept prend en compte l’idée selon laquelle les choses sont évolutives. Il faudrait les accompagner et en prendre soin dans la durée.

À Lemonnier, la façade, soumise à l’épreuve du temps, nécessite un regard vigilant, soucieux de potentielles variations des matériaux. Si cette maintenance est négligée de façon prolongée, les équipements peuvent finir par dysfonctionner complètement. Lors d’entretiens menés avec le plus ancien propriétaire occupant de l’immeuble, celui-ci soutient que « cette histoire [de l’arrachement de la façade], c’est dû à la négligence des locataires et des propriétaires.

[...] Des petits problèmes peuvent être résolus, mais si on laisse passer, ça s’accumule et ça devient trop compliqué » (A., habitant en viager, 83 ans, ouvrier retraité, entretien du 28/02/2022). Il ajoute que cette négligence est aggravée par de longues périodes d’occupation des appartements. Un ex-propriétaire occupant me raconte ainsi « qu’une fois, [un voisin] est venu [me dire] : “Oh, la façade bouge, elle bouge, elle bouge !” Mais c’est toi ! Tu l’as jamais loué ! On ne chauffe pas là-dedans, on ne fait rien... »

(B., ex-proprétaire occupant, septuagénaire, ouvrier retraité, entretien du 19/06/2022).

Comme le montre l'étude de Maria Şalaru (2018), les appartements vides peuvent avoir de multiples effets sur le collectif : moins d'occupant-es disponibles pour s'impliquer dans l'entretien des parties communes, défaut de paiement des charges communes, fragilisation des matériaux causés par le manque de chauffage... Détecter les signes avant-coureurs de détérioration nécessite en effet une présence, une proximité avec les choses (Denis et Pontille, 2022), sans quoi des dégâts importants peuvent finir par surgir, comme l'illustre ici l'effondrement de la façade de l'immeuble. Pour Citton, la maintenance passe ainsi par une forme de préoccupation ordinaire consistant à « se rendre attentif » à notre environnement, à ce qui le menace, et à s'assurer qu'il ne s'épuise pas (Citton, 2014 : 164).

### *Un travail (invisible) à plein temps*

Revenons à l'analogie d'Álvaro Siza entre l'habitat et la machine évoquée précédemment. L'architecte poursuit en déclarant : « *Living in a house [...] is a full time job* » (Siza, 2000 [1994] : 252). Pour Siza, être propriétaire, c'est cumuler les rôles d'avocat-e, de technicien-ne, de réceptionniste, de pompier, de gardien-ne... pour tenter de maintenir la machine en marche. Cette idée rejoint la notion de « travail pour l'immeuble » proposée par Hélène Richard (2014 : 391). Elle souligne comment certain-es copropriétaires investissent au quotidien du temps et des efforts (sociaux, techniques, administratifs...) dans l'immeuble pour en assurer le maintien. Or ce travail reste majoritairement invisibilisé. Derrière l'idée que les choses « se tiennent tout[es] seul[e]s » (Latour, 2010 : 26) se cache, en réalité, une quantité importante de ressources humaines pour les garder dans cet état de fonctionnement (Henke et Sims, 2020).

Effectuer des réparations mineures, signaler des changements dans les matériaux, contacter et accueillir des technicien-nes... Plusieurs résident-es de Lemonnier évoquent le concept de « travail » lorsqu'ils se réfèrent aux actes de

maintenance qu'ils accomplissent dans l'immeuble. Si certain-es souhaitent être rétribués pour ce travail, d'autres indiquent le faire « volontiers » (A., habitant en viager, 83 ans, ouvrier retraité, entretien du 22/06/2022). Ces actions témoignent des préoccupations de ces habitant-es pour le devenir d'un cadre de vie commun (Overney, 2014 ; Denis et Pontille, 2022). Il est important toutefois de noter que tous les individus ne jouissent pas des mêmes disponibilités ni des compétences techniques, financières et sociales pour s'impliquer dans cette maintenance (Şalaru, 2018). La prise en compte des trajectoires sociales des individus s'avère donc essentielle pour comprendre les différentes façons de s'impliquer dans les « affaires » de l'immeuble (Richard, 2013 ; Leone, 2023).

G., propriétaire d'un duplex récemment arrivée à la résidence, est présentée par plusieurs occupant-es comme « la concierge » ou « celle qui dirige ici ». Connue de toutes pour son degré d'investissement dans l'immeuble, elle m'indique qu'« il y a toujours quelque chose dans cette résidence » (G., propriétaire habitante, la quarantaine, emploi dans le milieu de l'art, entretien du 09/02/2022). Elle poursuit : « Avant, c'était un peu exagéré, parce qu'ici on sonnait à ma porte tous les jours : deux, trois personnes ! ». « Maintenant, j'ai un peu pris des distances », précise-t-elle, en expliquant qu'elle éprouve des difficultés à y investir autant de temps qu'auparavant, avec son emploi très prenant. Comme l'illustre la figure de cette propriétaire, la maintenance n'est pas toujours vécue de façon apaisée par les usager-es qui l'accomplissent. Denis et Pontille soulignent en effet le fait que ce soin des choses va de pair avec une certaine idée de souci et de préoccupation dont il est parfois difficile de se défaire. Ces auteurs mettent ainsi en évidence le rapprochement « entre les dynamiques des attachements et des obligations » (Denis et Pontille, 2022 : 258) que peut revêtir cette maintenance. À Lemonnier, les habitant-es les plus engagé-es dans le maintien de l'immeuble sont constamment vigilant-es face aux problèmes rencontrés dans le bâtiment, ce qui peut les mener à un sentiment d'épuisement. Au courant de tout, iels font

figure d'« expert-es locaux-ales » (Hyatt, 1997 : 185) pour les autres acteur-rices de l'immeuble, au risque de peiner à lâcher prise.

### Conclusion

L'objectif de cette recherche était d'explorer l'imbrication des relations sociales, matérielles et affectives qui se tissent au cours de différentes phases de vie d'une machine à habiter fragile : la Résidence Lemonnier. Suite à la chute d'un morceau de sa façade, notre enquête a démontré que les moments de rupture du cadre matériel permettaient de révéler aux yeux de tous-tes des équipements ordinaires, souvent invisibilisés par leur présence quotidienne dans la vie des usager-es. Elle a également mis en évidence la façon dont l'usure des choses constituait une « condition commune » (Denis et Pontille, 2022 : 93) à tout un réseau d'acteur-ices constitué autour de ces équipements.

L'usure peut dès lors former un terrain politique où s'exerce une forme de « citoyenneté ordinaire » (Carrel et Neveu, 2014) faite de conflits et de délibérations autour des choses et de leur accompagnement au fil du temps. Les moments de réparation peuvent susciter des controverses où s'affrontent les visions d'acteur-ices aux intérêts quelquefois contradictoires sur l'avenir de leur cadre matériel. Pour finir, cette enquête a permis de souligner la vigilance et le soin opérés par certain-es usager-es de l'immeuble hors de ces moments de crise, dans l'invisibilité du quotidien. En éveil continu face à l'altération progressive du cadre de vie collectif, ces individus s'engagent quotidiennement dans son maintien sur la durée, au prix parfois de la difficulté de lâcher prise.

Notons bien que l'objectif de cette étude n'était pas d'idéaliser la question de la maintenance de l'habitat ni même de glorifier les compétences, bricolages et débrouillardise d'occupant-es aux moyens limités. Aborder les nombreuses dégradations, réparations et pratiques de maintenance qu'elles sous-tendent visait à mettre en lumière la fragilité d'une architecture d'après-guerre autrefois symbole de modernité ainsi que les formes d'engagement qui s'y tissent. Explorer différentes phases de vie de cet immeuble, tant

dans ses moments spectaculaires de rupture que dans les pratiques de soin et de maintenance ordinaires, a permis d'approcher la dimension sensible et affective souvent négligée de ces « machines à habiter » et de nous informer sur ce qui compte réellement pour leurs usager-es.

Des recherches ultérieures permettraient toutefois d'approfondir la façon dont l'immeuble peut « résister » (Yaneva, 2008 : 16) en retour à ce soin qui lui est porté. En prenant davantage en compte l'agentivité des non-humains (Latour, 2007) dans ces opérations de réparation et de maintenance, il serait bénéfique d'explorer la façon dont un immeuble n'est pas une entité stable et passive, mais peut au contraire « surprendre » (Yaneva, 2008) ou « désobéir » (*ibid.* : 16 ; Daniels, Nicolescu et Anderson, 2021) face aux tentatives de contrôle de ses différent-es acteur-ices.

**Charlotte Gyselynck** (Bruxelles, 1996) est doctorante sous mandat d'aspirante FRS-FNRS à l'Université libre de Bruxelles, auprès du laboratoire Sasha de la Faculté d'architecture. Architecte de formation, elle a été collaboratrice au sein de plusieurs bureaux d'architecture avant d'entamer son doctorat en 2021. Sa thèse vise à examiner les formes d'engagement ordinaire portant sur des immeubles de logement collectif. Elle a plus spécifiquement pour objectif d'explorer, en situation, le potentiel d'engagement que revêt la matérialité de l'habitat. Son travail ethnographique s'appuie pour cela sur un assemblage de méthodes matérielles et visuelles, avec un focus plus particulier sur le dessin comme outil d'enquête.

## BIBLIOGRAPHIE

- Akrich, M.** (1987) « Comment décrire les objets techniques ? », *Techniques & Culture. Revue semestrielle d'anthropologie des techniques*, 9, pp. 49–64. Disponible à l'adresse : <https://shs.hal.science/halshs-00005830>
- Carrel, M. et Neveu, C.** (2014) *Citoyennetés ordinaires. Pour une approche renouvelée des pratiques citoyennes*. Paris : Karthala.
- Citton, Y.** (2014) *Pour une écologie de l'attention*. Paris : Le Seuil.
- Colomina, B. et Wigley, M.** (2022) « Foreword », dans Grossman, V. et Miguel, C., éd. *Everyday Matters. Contemporary approaches to Architecture*. Berlin : Ruby Press, pp. 6–9.
- Daniels, I., Nicolescu, G., et Andersen, A.** (2022) « What is a Disobedient Building ? », *Disobedient Buildings* [Podcast]. Disponible sur : <https://www.disobedientbuildings.com/podcast/dob-e1> (consulté le 13 janvier 2024)
- Denis, J. et Pontille, D.** (2022) *Le soin des choses. Politiques de la maintenance*. Paris : La Découverte.
- DeSilvey, C.** (2022) « A Tale of Two Slaters: On Collapse and Complicity », dans Grossman, V. et Miguel, C., éd. *Everyday Matters. Contemporary approaches to Architecture*. Berlin : Ruby Press, pp. 143–155.
- Gleich, M.** (2022) *Inhabited Machines: Genealogy of an Architectural Concept*. Bâle : Birkhäuser.
- Henke, C. et Sims, B.** (2020) *Repairing Infrastructures: The Maintenance of Materiality and Power*. Cambridge : The MIT Press.
- Hyatt, S. B.** (1997) « Poverty in a "Post-welfare" Landscape : Tenant Management Policies, Self-Government and the Democratization of Knowledge in Great Britain » dans Shore, C. et Wright, S., éd. *Anthropology of Policy: Perspectives on Governance and Power*. Londres : Routledge, pp. 166–198.
- Jacobs, J., Cairns, S., et Strelbel, I.** (2007) « A Tall Storey ... but, a Fact Just the Same! The Red Road High-rise as a Black Box », *Urban Studies*, 44 (3), pp. 609–629. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1080/00420980601131910>
- Jenkins, L.** (2002) « Geography and Architecture: 11, Rue du Conservatoire et la Permeabilité de Buildings », *Space and Culture*, 5 (3), pp. 222–236. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1177/1206331202005003003>
- Laszczkowski, M.** (2015) « Scraps, Neighbors, and Committees: Material Things, Place-Making, and the State in an Astana Apartment Block », *City & Society*, 27 (2) pp. 136–159. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1111/ciso.12057>
- Latour, B.** (2007) *Changer de société, refaire de la sociologie*. Paris : La Découverte.
- Latour, B.** (2010) « Prendre le pli des techniques », *Réseaux*, 163 (5), pp. 11–31. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.3917/res.163.0011>
- Le Corbusier** (1923) *Vers une architecture*. Paris : G. Crès et Cie.
- Leone, F.** (2023) *Devenir copropriétaire engagé, faire copropriété : Une analyse des pratiques économiques et juridiques des copropriétaires populaires et de classe moyenne*. Thèse de doctorat, Université Paris Est.
- Lindén, L. et Lydahl, D.** (2021) « Editorial: Care in STS », *Nordic Journal of Science and Technology Studies*, 9 (1), pp. 3–12. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.5324/njsts.v9i1.4000>
- Overney, L.** (2014) « Par-delà la "participation des habitants". Pour une ethnographie de la petite politique », dans Carrel, M. et Neveu, C., éd. *Citoyennetés ordinaires. Pour une approche renouvelée des pratiques citoyennes*. Paris : Karthala, pp. 131–166.
- Power, E. et Gillon, C.** (2021) « How Housing Tenure Drives Household Care Strategies and Practices », *Social & Cultural Geography*, 22 (7), pp. 897–916. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1080/014649365.2019.1667017>
- Power, E. et Mee, K.** (2019) « Housing: an Infrastructure of Care », *Housing Studies*, 35 (3), pp. 484–505. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1080/02673037.2019.1612038>
- Ramakrishnan, K., O'Reilly, K. et Budds, J.** (2021) « The Temporal Fragility of Infrastructure: Theorizing Decay, Maintenance, and Repair », *Environment and Planning E: Nature and Space*, 4 (3), pp. 674–695. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1177/2514848620979712>
- Raymondo, A.** (2021) « Place de la Constitution, Gaia Carabillo » Q(ee)R Codes 1000 BXL [Podcast]. Disponible sur : <https://soundcloud.com/an-naraimondo/place-de-la-constitution-gaia-carabillo> (consulté le 13 janvier 2024).
- Richard, H.** (2013) « Gérer son immeuble comme une "affaire" ? », *Politix*, 1 (101), pp. 161–182. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.3917/pox.101.0161>
- Richard, H.** (2014) *Comment les Russes sont-ils devenus (co)propriétaires ? : Illégalismes administratifs et socialisation au droit en Russie postcommuniste*. Thèse de doctorat, IEP de Lyon.
- Rotor, d'Hoop, A. et Zitouni B.** (2010) *Usus/usures. État des lieux – How things stand*. Bruxelles : Communauté française Wallonie-Bruxelles.
- Şalaru, M.** (2018) *BLOCUL. An Ethnography of a Romanian Block of Flats*. Thèse de doctorat, Oxford University.
- Sample, H.** (2016) *Maintenance Architecture*. Cambridge : The MIT Press.
- Schwartz, O.** (2012) *Le monde privé des ouvriers*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Schwenkel, C.** (2015) « Spectacular Infrastructure and its Breakdown in Socialist Vietnam », *American Ethnologist*, 42(3), pp. 520–34. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1111%2Famet.12145>
- Siza, A.** (2000 [1994]) « Living in a House », dans Frampton, K., éd. *Alvaro Siza, Complete works*. Londres : Phaidon, p. 252.
- Star, S.** (1999) « The Ethnography of Infrastructure », *American Behavioral Scientist*, 43 (3), pp. 377–391. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1177/00027649921955326>
- Strelbel, I.** (2011) « The Living Building: Towards a Geography of Maintenance Work », *Social & Cultural Geography*, 12 (3), pp. 243–262. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1080/14649365.2011.564732>
- Tillard, B. et Robin, M., éd.** (2010) *Enquêtes au domicile des familles : la recherche dans l'espace privé*. Paris : L'Harmattan.
- Van de Voorde, S. et al.** (2016) *Post-war Housing in Brussels: Miramar Building by Claude Laurens in Sint-Joosten-Node 1956–1957*. Bruxelles : Vrije Universiteit Brussel.
- Woodward, S.** (2019) *Material Methods. Researching and Thinking with Things*. Manchester : Sage publications.
- Yaneva, A.** (2008) « How Buildings "Surprise": The Renovation of the Alte Aula in Vienna », *Science & Technology Studies*, 21 (1), pp. 8–28. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.23987/sts.55231>

## AUTRES SOURCES

- Bureau de vente Servac** (1963), *Résidence « Lemonnier » Boulevard Maurice Lemonnier, 219, Boulevard du Midi, 57* [dossier de vente].
- Carabillo, G. et Uyttersprot, L.** (2021) *Un phare pour Lemonnier. La rénovation de la Résidence Lemonnier dans une perspective de revitalisation urbaine* [dossier réalisé par deux copropriétaires pour la demande de classement].
- Code bruxellois de l'aménagement du territoire (CoBAT)** (2004), Titre V – De la protection du patrimoine immobilier, Chapitre V « Gestion, travaux et sub-sides », art. 240. Disponible à l'adresse : <https://www.ejustice.just.fgov.be/eli/ordonnance/2004/04/09/2004A31182/justel>
- STIB** (2021) « La station Lemonnier rénoverée dans la foulée », *metro 3*, 4 mai. Disponible à l'adresse : <https://metro3.be/fr/article/04-05-2021/la-station-lemonnier-renovee-dans-la-foulee> (consulté le 13 janvier 2024).
- Urban Brussels** (s.d.), « Boulevard Maurice Lemonnier 219–221, Boulevard du Midi 57–58, Boulevard Maurice Lemonnier 223–225–227, Boulevard du Midi 59 », *Inventaire du patrimoine architectural*. Disponible sur : [https://monument.heritage.brussels/fr/Bruxelles\\_Pentagone/Boulevard\\_Maurice\\_Lemonnier/219/38636](https://monument.heritage.brussels/fr/Bruxelles_Pentagone/Boulevard_Maurice_Lemonnier/219/38636) (consulté le 13 janvier 2024).
- Van Beneden, J-P.** (1962) Acte de base du complexe immobilier Lemonnier, Bruxelles.